

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 3

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que disent les savants : *Les os ne sont d'aucune utilité dans l'alimentation* (1). Lorsqu'on met un os dans le pot au feu, une partie de la gélatine contenue dans les pores de ces os finit par se dissoudre, et les vides qu'elle y laisse se garnissent des sucres de la viande tenus en suspension dans le bouillon; aussi, après une ébullition de cinq à six heures, l'os devient-il excellent à sucer, car il a absorbé les meilleurs éléments du potage.

Le jarret de bœuf, en si grande faveur chez les gargotiers pour la confection du bouillon, doit également en être exclu; le bouillon épais qu'on en obtient est tout simplement de la colle.

Le bon bouillon est clair et limpide.

C'est encore une erreur de croire que les volailles ajoutent, à moins qu'elles ne soient très vieilles ou très grasses, quelque chose aux principes nutritifs du bouillon. Le pigeon, lorsqu'il est vieux, la perdrix rôtie d'avance, le corbeau, en novembre et décembre, ajoutent beaucoup à la sapidité et à l'arôme du bouillon.

(1) A Lausanne on le nomme *charge*. C'est une charge, en effet.

Un vieux juif, marchand de chevaux, nous racontait ainsi le rêve qu'il avait fait la nuit précédente :

« Je rêvais que j'avais été transporté dans une grotte immense, mystérieuse, et faiblement éclairée par quelques lampes placées sur un bloc de granit, recouvert de mousse. Je restai là pendant quelques minutes au milieu du plus morne silence. Tout à coup, la figure d'un de nos vénérables rabbins, mort depuis dix ans, m'apparut dans le fond de la grotte.

» Vêtu de blanc, et levant un doigt vers le ciel, il s'avance à pas lents et me dit d'une voix solennelle : « Salomon, tu vois les cinq lampes qui brûlent devant toi ; eh bien, elles représentent les membres de ta famille, toi, ta femme Judith et tes trois enfants. Ces lampes sont destinées à mesurer la durée de vos jours. Au fur et à mesure qu'elles manqueront d'huile et qu'elles s'éteindront, s'éteindront aussi vos vies. »

» Il dit et disparut.

» Je me mis à réfléchir et quand le rabbin fut loin j'examinai plus attentivement les lampes : celles de mes enfants avaient beaucoup d'huile et celle de ma femme était encore à moitié pleine ; mais la mienne...

— Et la vôtre?...

— La mienne, reprit le marchand de chevaux avec un fort accent alsacien, la mienne n'en n'avait pli qu'un petite goutte !... Alors je me dis : Salomon, le moment il est venu de transvaser. Je bris la lampe de mon femme et je la versai à peu bré toute dans la mienne, en disant : Judith, tu m'as assez fait enracher dans ce monde, et finalement chacun son compte ! »

Lo syndico et lè brabants.

L'âi a dâi iadzo qu'on est mau colloquâ, mau fotu ; on n'a rein d'acquœt, rein d'appêtît ; on est grindzo ; on remâoffè les dzeins et on est ein colère contrè tot lo mondo ; on fâ onna potta à fêrè verî lo lacé et on voudrâi tot brezi, tot épèclliâ ; enfin quiet : on a la molla, mâ onna crouïe molla. Cein arrevè âi z'hommo, lo pllie soveint, quand l'ont tráo quartettâ la né devant, et que s'ein repeintont, et assebin quand l'ont étâ eimbétâ pè cauquon et que n'ont pas pu sè bin dégonclliâ ein bailleint n'a dédzallâie. Quand lè fennès sont dein cé état, n'est pas adé po avâi trinquottâ, mâ l'est quand ia oquîe que ne va pas dein la carcasse.

Noutra syndiqua étâi dinsè devant dè mouri : le gongounâvè adé, et n'étâi bin nion-cein ; le trainâvè, quiet ! et le dut sè mettrè âo lhi. Lo syndico sè dècidâ à la fin d'allâ consurtâ l'apotiquière, qu'ein savâi atant què lo mâidzo et que n'étâi pas se tchai. L'âi portâ onna botollhe... vo sédè... pas dâo thoraxe, mâ po la fêrè vouâiti, po savâi la maladi. L'apotiquière, qu'étâi on fin greliet, ve dè suite cein que faillâi et preparâ finnameint on cornet, kâ lè z'autro iadzo on avâi pas fauta dè tant dè cliâo petites topettès que l'est la mâiti dâo teimps rein què dè la tsaravoutèri, et on étâi pas asse délicat què ora. Don l'apotiquière baillâ cé cornet et dit âo syndico :

— Ai-vo dâi louis d'oo tsi vo ?

— Aloo ! que ramâoffâ l'autro, quasi ein colère dè cein qu'on lâi aussè demandâ se l'avâi dâi louis, li qu'avâi onna courtena que l'âi boutsivè lo dzo âo pâilo d'amont.

— Eh bin ! vo faut vouâiti dâi z'ébalancès (allâ pî à la boutèque se n'ein a min tsi vo) et vo foudrà pèsâ on petit bliiosset dè cliâa pussa que vo baillo, mâ justo la pèsantiâo dâo louis, et rein dèpllie ; tsouï bin, kâ n'est pas dâi risès ; poui vo cein mettè dein on verro d'édhie, vo remouâ bin adrâi et vo fèdè bâirè voutra fenna.

L'est bon. Lo syndico payè cein que dâi et revint à l'hotô. L'âovrè lo bureau po preindrè on louis, mâ tsancrè lo ion que trovâ. Y'avâi prâo ardzeint, mâ tot ein brabants et en mounia. L'eut bio vouedi su la trabllia la borsa et la cheintere et tot cein triyi, pas fotu dè trovâ on dzaunet.

Adon sédè-vo que fe ?

Ye sè dese : « Quatro brabants font justo on louis (justameint cein étâi marquâ su lo derrâi folliet dè s'n'armana) ; on louis âo bin quatre brabants, c'est tot lo mémo diabllo ». Et lo tatipotse pre quatre dè cliâo grossès pices po fêrè lo remido, que baillâ à sa fenna. Dè bio savâi que cein verâ mau, et ne faut pas ètrè ébahî s'on part dè dzo après, lè pareints furent coumandâ po accompagni âo cimetro la pourra dzein, que ne poue pas résistâ à la vertu dâi brabants.

Un brave cultivateur de Bullet s'en revenait de la foire d'Yverdon conduisant, au moyen d'une corde, un vigoureux porc dont il venait de faire l'acquisition.

Arrivé sur le pont de Glayre, l'animal fit le récalcitrant : Quand Jean-Louis avançait, le cochon reculait et *vice-versâ*. Tantôt il allait se heurter contre le parapet, tantôt il se raidissait sur ses jambes et s'opiniâtrait à rester sur place, malgré les énergiques admonestations de son maître.

Au moment le plus chaud de la lutte entre ces deux voyageurs, vient à passer un jeune dandi d'Yverdon qui se promenait par-là en fumant un Grandson. Celui-ci s'en donnait à cœur joie, en voyant notre paysan courir la chance de ne jamais pouvoir arriver à destination avant la nuit : Le jeune Yverdonnois, s'approchant de lui en ricanant, lui dit :

« Que diable faites-vous là, vous deux?... d'où êtes-vous?...

— *Dé io ie su ?... répliqua le Bullaton, mé ie su dè Bullet, et l'autro, ajouta-t-il en montrant l'animal qu'il venait d'acheter, l'autro... l'est d'Yverdon !...*

Un industriel assez naïf entre l'autre jour dans une de nos banques et s'arrête un instant à contempler un des employés occupé à copier des lettres à la presse.

— C'est pourtant bien commode, lui dit le Lausannois, comme ça va bien!... J'aimerais bien en avoir une ainsi.

Puis reprenant après un instant de réflexion : « Mais alors, monsieur, est-ce que ça copie toutes les fautes?... Je n'ai pas beaucoup d'orthographe et vous comprenez...

— Je crois, répond l'employé, qu'on en fabrique maintenant qui corrigent les fautes tout en copiant.

— Chez qui trouve-t-on ça ?

— Je ne sais. Voyez un peu chez MM. Peneveyre et Krieg ; ils en auront probablement reçu.

— Bien obligé, monsieur ; j'y vais de ce pas.

Onna demanda ein mariadzo.

On valet que s'étai boutâ ein téta dè sè mariâ, s'ein va tsi l'assesseu, qu'avâi grossa courtena et duè felhiès.

— Bondzo, assesseu, que l'ai dit.

— Adieu m'n'ami, que dis-tou dè bon ?

— Holâ vouaïque, voudré vo derè oқиè.

— Et quiet ?

— Yé einviâ dè mè mariâ et vîgno vo demandâ se vo volliâi mè bailli iena dè voutrè felhiès ?

— Hô vouaïque ! ne dio pas na ; t'es on bon soudzet, t'es dè bouna maison... quiè ôi, ye vu bin, mâ la quinna vâo-tou, la Lizette âo bin la Marienne ?

— Oh ! ne mè tsau pas la quinna, mè foto atant dè l'ena què dè l'autra !

Un paysan visitant Genève pour la première fois, entra dans la boutique d'un changeur et lui demanda ce qu'il vendait : « Des têtes d'ânes, mon ami.

— Ah ! parbleu, vous en avez donc un grand débit ; il ne vous en reste plus qu'une. »

LA MAISON

M. X. Marmier, de l'Académie française, a fait à la séance annuelle des cinq académies de Paris, une émouvante lecture sur la maison, c'est-à-dire le foyer. Nous reproduisons les passages les plus intéressants de cette étude.

LA MAISON ! — s'est écrié M. Marmier, — à ce mot que d'idées s'éveillent à la fois dans l'esprit et dans le cœur ! La maison, le cercle de la vie, la joie du foyer dans la joie de l'âme, le refuge dans la douleur, le trésor des vraies affections....

La Bible célèbre la femme forte qui dirige le travail de la maison ; la légende romaine proclame la vertu de la matrone qui garde la maison ; les rois et les héros se glorifient d'accroître la gloire de leur maison. Le sage se félicite d'avoir en sa petite maison assez de place pour recevoir ses amis, la fière Angleterre exprime son sentiment de liberté individuelle par cet axiome : *La maison de chaque Anglais est sa forteresse.*

Parmi les indigènes de la Nouvelle-Zélande, la maison est une propriété sacrée. Quand un homme meurt soit de mort naturelle, soit dans un combat, personne n'oserait prendre possession de la hutte qu'il occupait. On la laisse tomber en ruines, sans oser même détacher une parcelle de ses débris.

Dans les diverses contrées du globe, sous le ciel ardent des tropiques, sous le ciel glacial des régions polaires, chaque famille humaine doit avoir son foyer domestique, son abri pour les mauvais jours, son asile pour la nuit. Mais au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, en ce temps d'universel progrès, combien de millions et de millions d'êtres en sont encore, dans la disposition de leur demeure, à un état incroyable d'indolence et de sauvagerie !...

De tous les moyens de comparaison dont on peut se servir pour apprécier la condition des diverses légions humaines, l'architecture est l'un des plus positifs. Des palais de nos grandes villes aux wigwams des forêts de l'Amérique du Nord, quelle distance ! quel abîme ! Et l'agencement des diverses parties du wigwam exige encore une certaine industrie.

Plus simple est le travail des naturels de la terre de Van Diemen. Ils mettent le feu à un arbre de large dimension et, par ce moyen, y font une excavation de cinq à six pieds de hauteur et de plusieurs pieds de profondeur. Une famille s'installe là comme dans une guérite. Au pied de cette guérite, elle étend une couche de terre glaise sur laquelle elle peut allumer un brasier pour faire cuire ses aliments. L'autre côté de l'arbre reste intact. La sève y circule sans obstacles, et ses rameaux se couvrent de fleurs et de fruits.

Au dernier degré de l'échelle humaine sont le Boschman de la race des Hottentots, l'Indien de la race des Yamparicos et l'insulaire de la Terre de Feu.

Les Hottentots, les primitifs habitants de l'Afrique australe, ont été dépossédés de leurs domaines par les Cafres, comme les Peaux-Rouges par les Américains, et les Lapons par les Suédois. Ils ont été graduellement refoulés jusqu'au bord de la mer et se sont divisés en plusieurs tribus : Balalas, Basoutos, Boschman.

Les Hottentots, avec leur visage aplati, leurs pommettes saillantes, leur nez fendu comme celui du bouledogue, leurs membres grêles, leur corps sans cesse enduit d'un mélange de graisse, de suie et de cendre, sont horriblement laids. Plus la'ds encore, plus sales, plus dégradés sont leurs cousins germains, les Boschman.

Les Hottentots se construisent des huttes en forme de ru-